

**Petites Etudes Littéraires**  
Une collection pour une lecture systémique des oeuvres

**N° 19**

**II**

**Camus à l'épreuve de *La Peste***

**ou**

**La transcendance de l'appel**

**Bernard Spee**

**Editions Onehope**

## Petites Etudes Littéraires

**Keywords/Mots clefs : Camus, La Peste, Le Mythe de Sisyphe, Sartre, Lévi-Lavensi, Dolto, Bernard Rieux, Jean Tarrou, Joseph Grand, Paneloux, l'absurde, Don Juan, transcendance, psychanalyse, le stade du miroir, onomastique, amour, amitié, mère, parenté.**

**Première édition : 25 mars 2020 Les mises à jour : 25 novembre 2020, 15 janvier 2021.**

**Vous pouvez contribuer à la diffusion de notre site de plusieurs façons :**

> 1/ si vous trouvez ce texte en accès libre sur Internet, vous pouvez nous aider à maintenir la qualité du service en versant votre contribution :

par un virement sur le compte bancaire

IBAN : BE13 0836 5681 0039

BIC : GKCCBEBB

Bernard Spee  
4020 Belgique

> 2/ vous pouvez aussi acheter un exemplaire papier en format A4 , exemplaire numéroté et signé qui vous parviendra par envoi postal à l'adresse que vous nous communiquerez.

### **Exemplaire numéroté :**

N° :        /    /

A valider sur le site [www.onehope](http://www.onehope.be),  
via un email à l'adresse:  
[bspee@hotmail.com](mailto:bspee@hotmail.com)

en l'accompagnant

soit de votre nom

soit d'un pseudo

soit d'un numéro

### **Avec dédicace**

**et/ou une signature de l'auteur :**

**Date:**

**Dépôt légal : mai 2020 D/2020/13.661/6**

**ISBN: 978-2-930874-36-4**

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique  
Tous droits réservés. Sabam © SPEE mai 2020 Site <[www.onehope.be](http://www.onehope.be)>

# Camus à l'épreuve de *La Peste*

ou

## La transcendance de l'appel

À Nicolas Rouvière.

« Ce sont les hommes qui passent, et les humanistes en premier lieu, parce qu'ils n'ont pas pris leurs précautions. Nos concitoyens n'étaient pas plus coupables que les autres, ils oubliaient d'être modestes, voilà tout, et ils pensaient que tout était encore possible pour eux, ce qui supposait que les fléaux étaient impossibles. Ils continuaient de faire des affaires, ils préparaient des voyages et ils avaient des opinions. Comment auraient-ils pensé à la peste qui supprime l'avenir, les déplacements et les discussions ? Ils se croyaient libres et personne ne sera jamais libre tant qu'il y a des fléaux. »

Albert Camus<sup>1</sup>

« Il veut savoir s'il est possible de vivre sans appel  
Albert Camus<sup>2</sup>

« Le spectacle, dit Hamlet, voilà le piège où j'attraperai la conscience du roi. »

Shakespeare W.<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Camus A., *La Peste*, Editions Gallimard, Coll. Folio plus n°21, Paris, 1996, p. 48.

<sup>2</sup> Camus A., *Le Mythe de Sisyphe*, Editions Gallimard, Coll. Idées N°1, Paris, p. 76

<sup>3</sup> Shakespeare W., *Hamlet*, Acte II, scène 2.

L'épidémie de peste ou de Covid-19 nous met en rupture<sup>4</sup> de nos relations les plus habituelles et les plus divertissantes. « La peste était la ruine du tourisme. »<sup>5</sup> (p. 131), du divertissement, dirait Pascal. Notre rapport à l'autre devient une menace, nous sommes sommés de nous isoler pour vivre alors que ce sont les autres qui nous ont appelés à vivre. Notre identité, cette « quadrature inépuisable des recollements du moi »<sup>6</sup>, s'en trouve fragilisée, menacée, elle qui en des temps ordinaires n'est du reste jamais que flottante. **Comment est-il possible de vivre sans appel ?**

## Il y aurait « plus absurde » que l'Absurde

Avant d'écrire son chef d'oeuvre, *La Peste*, Camus a ces mots dans *Le Mythe de Sisyphe* : « Savoir si l'on peut vivre sans appel, c'est tout ce qui m'intéresse. »<sup>7</sup> Il semble qu'avec *La Peste*, la réflexion de Camus se soit affinée, qu'il ait découvert qu'il y a « plus absurde » que l'Absurde. Ce « plus absurde » que l'Absurde, c'est la guerre<sup>8</sup>, c'est le meurtre d'un humain par un autre humain. De ce point de vue, *La Peste* est une extraordinaire allégorie de la contagion du goût du meurtre : chaque habitant d'Oran est suspecté de porter malgré lui un désir<sup>9</sup> obscur de la mort de l'autre contre lequel il faut lutter en acceptant de s'isoler... Ce désir de mort est un commandement dans la guerre mais il semble se pratiquer légalement dans le cadre d'une société normale pour assurer sa paix. Voici la peste ... C'est dans ce tragique théâtre de l'épidémie que Camus construit avec une élégance maîtrisée un spectacle, son roman : il nous importe de voir comment<sup>10</sup> le romancier appelle ses personnages à tenir leur place. Apparaît finalement un système des noms qui met en évidence le héros de la tragédie. Ce sera donc avant tout dans le jeu<sup>11</sup> de la nomination, des

---

<sup>4</sup> « Un sentiment aussi individuel que celui de la séparation d'avec l'être aimé devint soudain, dès les premières semaines, celui de tout un peuple. » in Camus A., *La Peste*, idem, Pars, 1996, p. 79..

<sup>5</sup> Les références au roman seront partir à d'ici indiquées entre parenthèses dans le texte : Camus A., *La Peste*, Editions Gallimard, Coll. Folio plus n°21, Pars, 1996, p. 131.

<sup>6</sup> Lacan J. *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je*, in *Les Ecrits I*, Editions du Seuil, Coll. Points, Paris, 1996, p.94.

<sup>7</sup> Camus A., *Le Mythe de Sisyphe*, Editions Gallimard, Coll. Idées N°1, Paris, p. 84.

<sup>8</sup> « Ces curieux événements qui font le sujet de cette chronique se sont produits en 194., à Oran. » (p. 11) in Camus A., *La Peste*.

<sup>9</sup> Nous renvoyons ici à ce propos de Meursault dans *L'Étranger* : « Tous les êtres sains avaient plus ou moins souhaité la mort de ceux qu'ils aimaient, » (p. 67)

<sup>10</sup> Notre méthode de lecture part de trois *a priori* : 1/ Etre attentif à la Lettre (au sens lacanien) 2/ poser comme transcendance l'émergence de l'image de soi lors du stade du miroir 3/ le constat que souvent Camus n'arrive à se poser qu'en s'opposant au texte religieux.

<sup>11</sup> Rappelons ici que dans le roman *La Peste*, une allusion (p. 66) est faite au roman *L'Étranger* dont le nom Meursault est l'enjeu d'un jeu de mots ; ce sera aussi le cas dans *La Chute* avec Jean-Baptiste Clamence. Par ailleurs, nous avons montré dans notre étude de *L'Étranger* combien la plupart des noms et des prénoms des personnages était l'objet d'un enjeu onomastique. Comment en serait-il autrement pour le roman *La Peste* ? C'est là notre principal point de départ méthodologique pour l'analyse du roman.

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique

Tous droits réservés. Sabam © SPEE mai 2020 Site <www.onehope.be>

appellations<sup>12</sup> des personnages que nous tenterons de saisir, d'attraper<sup>13</sup> la conscience de l'auteur : entendez les valeurs morales qu'il met en débat.

### ***La Peste* comme généalogie<sup>14</sup> d'une « morale de Croix-Rouge » ?**

Roland Barthes dans un article bien connu reproche à Camus l'absence de fondement à sa morale de solidarité "Pour Camus, les autres, c'est peut-être le paradis."<sup>15</sup> « Morale de Croix- Rouge » dira Jeanson<sup>16</sup>. Barthes s'interroge : cette morale, « est-elle suffisante devant le mal des hommes ? »<sup>17</sup> Camus répondra qu'il est possible « d'estimer insuffisante la morale que l'on voit à l'oeuvre dans *La Peste* (il faut alors dire au nom de quelle morale plus complète) »<sup>18</sup>. Barthes répondra : « C'est au nom du matérialisme historique. »

A notre avis, c'est trop court comme réponse. Notre hypothèse est de montrer que Camus ne se contente pas d'une morale de la solidarité comme réponse mais qu'au-delà, il pressent négativement l'origine du mal dans un déficit psychologique. Un déficit d'appel ?

### **Avant la peste, un monde absurde en-soi ?**

« Si j'étais un arbre parmi les arbres, chat parmi les animaux, cette vie aurait un sens ou ce problème n'en aurait point car je ferais partie de ce monde. »  
Albert Camus<sup>19</sup>

Avant l'épidémie de peste, dans *Le Mythe de Sisyphe*, le monde chez Camus est déjà en-soi absurde. Pour aller à l'essentiel, on peut dire qu'au-delà de la monotonie contemporaine (métro, boulot, dodo), l'Absurde se vit et se pense par rapport à la mort : l'être humain est un « être-jeté »<sup>20</sup> pour la mort, « une passion inutile »<sup>21</sup> par rapport à un rêve d'immortalité. C'est explicite dans son essai. Pour Camus, « le seul obstacle, le "seul manque à gagner" est constitué par la

---

<sup>12</sup> Lévi-Valensi dans son commentaire et même dans son chapitre sur *Les prisonniers de La Peste* où elle passe en revue les principaux personnages, ne s'attarde à aucun endroit sur l'onomastique...Cf. Lévi-Valensi J., *La Peste*, Editions Gallimard, Coll. Foliothèque N°8, Paris, 1991, p. 88-113.

<sup>13</sup> Nous paraphrasons la fameuse citation d'*Hamlet* : « Le spectacle, voilà le piège où j'attraperai la conscience du roi. » Citation reprise par Camus dans *Le Mythe de Sisyphe*, Editions Gallimard, Coll. Idées N°1, Paris, p. 106.

<sup>14</sup> Nietzsche, *La Généalogie de la morale*, Editions Gallimard, Coll. Idées N°113, 246 pages.

<sup>15</sup> Lévi-Valensi J., *La Peste*, Editions Gallimard, Coll. Foliothèque N°8, Paris, 1991, p. 188.

<sup>16</sup> « Le roman de Camus véhicule une morale de Croix-Rouge. » in Todd O., idem, p.773.

<sup>17</sup> Idem, p.189.

<sup>18</sup> Idem, p. 191.

<sup>19</sup> Camus A., *Le Mythe de Sisyphe*, Editions Gallimard, Coll. Idées N°1, Paris, p. 74.

Rappelons que c'est la conscience définie comme néantisation qui jette le trouble.

<sup>20</sup> « Une expression qui respecte le primat de la chute mais suggère une certaine dose d'appropriation de celle-ci par la marche » selon Sloterdijk P., *Après nous le déluge, Les Temps modernes comme expérience antigénéalogique*, Editions Payot et Rivages, Coll. Petite Biblio Essais N°1079, Paris, (2016), 2018, p. 54.

<sup>21</sup> Selon l'expression de Sartre.

mort prématurée. [...] Vingt ans de vie et d'expérience ne se remplaceront jamais. »<sup>22</sup>.

La réponse existentielle qui en découle, est la course à l'accumulation d'expériences, une vraie course à la croissance ce qui est fait le jeu total d'un libéralisme économique...

Avec *La Peste*, l'Absurde se vit et se pense plus explicitement par rapport à un grand Autre qui permet la mort du vivant et surtout la mort - au-delà de toute logique de croissance - celle de l'enfant. Le docteur Rieux, personnage central du roman, a ces mots : « Je refuserai jusqu'à la mort d'aimer cette **création** où les enfants sont torturés. » (p. 238). L'emploi du mot *création* demande qu'on s'y arrête car il nous démontre que Camus construit sa pensée dans une opposition à la religion<sup>23</sup> comme un adjuvant indispensable.

Le terme *création* nous renvoie à la conception chrétienne d'un univers voulu par un dieu tout-puissant qui imposerait à sa créature le passage par une vallée de larmes avant de pouvoir retrouver un Paradis perdu, et ce, à cause d'une faute, celle d'avoir voulu être comme des dieux, faute commise par un ancêtre lointain, Adam. Ce grand *Autre*, Créateur, serait comme un mauvais père qui commanderait une attente éducative, une mise à l'épreuve qu'est la vie terrestre. Dans le temps de cette attente éducative officierait un clergé à l'affût des peines et des souffrances qui pour les gérer au mieux, oriente le désir vers « une immense consolation » (p.112), vers un autre monde, un paradis à retrouver, un leurre.

### Religion et lutte des classes

Dans *La Peste*, le jésuite Paneloux fait partie d'un clergé consolateur. Son nom l'indique : Paneloux, le « loup des peines ou des châtements »<sup>24</sup>... Il justifiera l'injustifiable, la mort de l'enfant par un double discours, d'abord, celui d'un châtement dû à une insouciance fautive, et ensuite, celui du pari pascalien, une astuce de la dernière chance où entre tout et rien, autant croire qu'il y a encore quelque chose après.

Souignons encore cette difficulté (résiduelle ?) à penser l'absurde en s'en prenant, en s'attaquant au discours trompeur de la religion<sup>25</sup>. Cette impossibilité à se passer de la religion pour penser s'appuie en partie sur un fait sociologique :

---

<sup>22</sup> Camus A., *Le Mythe de Sisyphe*, Editions Gallimard, Coll. Idées N°1, Paris, p. 87- 88.

<sup>23</sup> Dans une interview avec Claudine Chonez ( *Une semaine dans le monde*, juin 1947), Camus définit *La peste* « comme le plus antichrétien de ses livres » (R. Quilliot, dans A. CAMUS , *Théâtre, Recits, Nouvelles* , préface par J. Grenier, édition établie et annotée par R. Quilliot, Paris, Gallimard 1962, p. 1978).

<sup>24</sup> En latin, peine se dit « poena » qui signifie : « peine, châtement, punition ». Cette appellation est en phase avec le premier sermon du père Paneloux.

<sup>25</sup> C'est un hasard bien ironique si la première victime de la peste est le concierge Michel. En hébreux, ce prénom signifie « qui est comme dieu ». Il renvoie au plus grand des anges, l'archange Michel qui est le plus éminent des anges, vainqueur de Satan et avocat des justes lors du jugement dernier dans l'Apocalypse.

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique

Tous droits réservés. Sabam © SPEE mai 2020 Site <www.onehope.be>

la religion renforce le discours et l'exercice du pouvoir d'une élite<sup>26</sup>. Aussi ce n'est pas anodin que le narrateur nous mette en avant la mort tortueuse de Philippe, le fils du juge Othon plutôt que celle d'un enfant pauvre. Dans le cas de la famille Othon, le nom de famille et le prénom du fils renvoient à des prénoms de roi<sup>27</sup>, écho de l'exercice d'un pouvoir absolu et révolu, intégrant la manipulation de la religion. En mêlant des références à l'Histoire de l'Allemagne et de la France, Camus dit sa détestation d'une certaine élite<sup>28</sup>, il poussera sa « haine » jusqu'à un usage d'un procédé typiquement extrémiste<sup>29</sup> en attribuant à la famille Othon<sup>30</sup> des noms d'animaux. Bref, on a bien une dénonciation d'une guerre de classes à laquelle la médecine a aussi partie liée. Pensons au président de l'ordre des médecins d'Oran (p. 40) qui se nomme le docteur Richard...

### Par delà la lutte des classes ?

En face d'une élite aveugle ou attentiste, nous avons le docteur Rieux, fils d'ouvrier et l'employé modèle, Grand Joseph issu d'un milieu tout aussi modeste. Si dans ces temps d'épidémie, les tensions sociales apparaissent au grand jour et sont majorées, le confinement sanitaire y met une sourdine et beaucoup d'antagonismes sont dépassés grâce à l'histoire et à l'engagement personnel de Jean Tarrou. Son prénom évoque celui du disciple préféré du Christ qui au moment de mourir, lui confie sa mère Marie. Ce choix correspond au souci que Tarrou a eu pour sa mère<sup>31</sup> et a la ressemblance que Tarrou trouvera entre la mère de Rieux et la sienne : un même effacement dévoué.

Au cours de l'épidémie, Jean Tarrou rapprochera, fédèrera le haut et le bas de la société, deux mondes, en condamnant le principe de toute mise de mort, qu'elle soit légalement proclamée ou qu'elle soit cautionnée par un projet révolutionnaire.

---

<sup>26</sup> Le lecteur se reportera à notre schéma hiérarchique mis en annexe à la page 19. Ce schéma montre une distribution des personnes aisées ou d'origine sociale élevée du côté de la « mauvaise mère », celle de Tarrou, fils de juge, les personnages d'origine modeste se retrouvant du côté de la « bonne mère », celle du docteur Rieux, sont davantage « héroïques ». D'une certaine façon, l'épidémie fait apparaître un jugement de valeur négatif à l'égard des élites. Cette dépréciation a un écho autobiographique à savoir l'origine très modeste de la famille d'Albert Camus et l'histoire de sa mère.

<sup>27</sup> Othon phonétiquement nous renvoie à Otton 1er, fondateur du Saint Empire romain germanique, et Philippe au roi de France, Philippe Le Bel qui inaugure un pouvoir absolu.

<sup>28</sup> Le prénom de sa fille est Nicole. Etymologiquement, Nicolas signifie « peuple victorieux », il renvoie au grec « nikè » (victoire) et « laos » (le peuple). Mais par la description hautaine et snobe que Camus nous fait de la famille Othon (in Camus A., *La Peste*, p. 37.), c'est phonétiquement qu'il faut entendre le prénom, « celle qui nique le peuple ».

<sup>29</sup> L'histoire nous a appris que quand on veut éliminer un adversaire, une population, on les réduit au rang d'un animal: par exemple, celui de rats, chez les Nazis; celui de vermine chez les Communistes; celui de cafards lors du génocide rwandais, etc.

<sup>30</sup> "Sa femme menue comme une souris noire" (p. 37) ; « M. Othon, le juge d'instruction, conduisait toujours sa ménagerie. » ( p.74); « M. Othon, l'homme-chouette, mais suivi seulement de ses deux chiens savants » (p.130) in Camus A., *La Peste*.

<sup>31</sup> « Quand il mourut, je pris ma mère avec moi. » (p. 272).

Tarrou est un fils issu de la haute bourgeoisie : son père est un avocat général chargé de prononcer des peines de mort. Lors d'un procès auquel il assiste à dix-sept ans et où son père requiert la peine capitale, il s'identifie avec le condamné, « ce petit homme au poil **roux** et pauvre, d'une trentaine d'année [...], l'air d'un **hibou** effarouché » (p. 270). Il entre dans une profonde révolte et quitte la maison : « Je voulais régler un compte avec le "hibou roux". » (p. 272). Ici semble-t-il, se confondent l'image du père et celle de sa victime "hibou" avec une polysémie possible du nom de famille Tarrou : on peut y entendre un jeu de mots « Tare-ou », « Tar(e de)rou(x) » ou « là où il y a une tare », un grave défaut, celui des mises à mort. De plus, en tournant le dos à son père, il renonce à l'aisance : « J'ai fait mille métiers pour gagner ma vie. » (p. 272). Il se retrouve à « rouler sa bosse ». Sa réaction de fuite pourrait se signifier dans une inversion des syllabes de son nom de famille : Tar-rou devient un « routard »... qui se retrouve à Oran.

A Oran, il fait cet aveu à Rieux : « Je souffrais déjà de la peste bien avant de connaître cette ville et cette épidémie. » (p. 267)

Allons-nous avoir une définition de qu'est la peste comme phénomène social ?

Oui ! Dans le passage qui suit : « Cela fait longtemps que j'ai honte, honte à en mourir d'avoir été, fût-ce de loin, fût-ce dans la bonne volonté, un meurtrier à mon tour. Avec le temps, j'ai simplement aperçu que même ceux qui étaient meilleurs que les autres ne pouvaient s'empêcher aujourd'hui de tuer ou de laisser tuer parce que c'était dans la logique où ils vivaient et **que nous ne pouvions pas faire un geste en ce monde sans risquer de faire mourir. Oui, j'ai continuer d'avoir honte, j'ai appris cela, que nous étions tous dans la peste**, et j'ai perdu la paix. Je la cherche encore. » (p. 275) En fait, Jean Tarrou ne veut pas d'une paix sociale qui soit fondée sur le meurtre... même dans le cas où il y aurait un projet d'utopie sociale. « On me disait que quelques morts étaient nécessaires pour amener un monde où l'on ne tuerait plus personne. » (p. 272)<sup>32</sup> Sa réaction devient une conviction. Cette conviction s'est ancrée définitivement en lui après avoir assisté à une condamnation à mort en Hongrie. L'interdiction inconditionnel du meurtre<sup>33</sup> d'un homme par un autre homme est devenue une part de son identité.

En somme, Tarrou représente cette prise de conscience que tout système social avant même tout projet révolutionnaire repose sur l'assassinat silencieux et masqué d'autres hommes. Inacceptable ! Tarrou est l'individu qui est amené à une réaction sacrificielle, à une expiation à cause d'un vécu, d'une proximité «

---

<sup>32</sup> Cette hauteur de vue n'est plus tout à fait celle de l'homme absurde du *Mythe de Sisyphe*. En cela, Sartre et consorts ne s'y sont pas trompés quand ils ont lu *La Peste* alors qu'ils adhéraient passionnément au communisme...

<sup>33</sup> On sait que cette horreur du meurtre légal, et par extension, de toute atteinte à la vie d'autrui trouve un enracinement à la fois, avec la mort de son père lors de la guerre de 14/18 et dans le dégoût que ce dernier a eu lors du spectacle d'une exécution capitale. A la limite, le personnage de Tarrou représente un aspect marquant de la personnalité de Camus.

native » avec le meurtre (légal) voisinant en plus avec la découverte d'une absence manifeste d'amour entre son père et sa mère. C'est un sentiment de culpabilité joint à un désir d'expiation qui le conduit à fonder et à organiser les formations sanitaires, sortes d'envers pacifiques des fameuses brigades internationales de la guerre d'Espagne.

Au final, Jean Tarrou comme « disciple » du docteur Rieux est en recherche d'une paix intérieure : « Je sais seulement ce qu'il faut faire pour ne plus être un pestiféré et que c'est là ce qui peut, seul, nous faire espérer la paix ou une bonne mort à défaut. » ( p. 275) Dans ses conversations avec le docteur Rieux, Tarrou donnera le sens ultime de sa recherche : « Peut-on être un saint sans Dieu, c'est le seul problème concret que je connaisse aujourd'hui. » (p. 277) Cette recherche fortement réactive comporte malgré tout une autocritique : au-delà de la sympathie, il faut de l'amour. Tarrou est conscient de cet enjeu. Tarrou déclare : « Bien entendu, un homme doit se battre pour les victimes. Mais s'il cesse de ne rien aimer par ailleurs, à quoi sert qu'il se batte ? » (p. 278)

Dans un Oran - étymologiquement *La Radieuse* en berbère, mais ici pestiféré, plein des odeurs des crématoires dignes du « camps<sup>34</sup> » d'Auschwitz -, Tarrou proposera à Rieux, un bain de mer, un bain de minuit, comme métaphore de l'amitié et de l'amour<sup>35</sup>. Retour à un appel, à un fondement primordial, celui de la mère... Celle qu'on aime toujours en premier, c'est la mère : la question se pose à Tarrou et à Rieux sans dépassement amoureux possible à première vue ?

### En arrière-plan, un déficit relationnel ?

Qu'un personnage de *La Peste* vise une certaine sainteté, n'était pas inscrit dans le programme de l'homme absurde. De fait, ce qui peut définir un saint, c'est un souci de perfection et ce, par rapport à un idéal. Pour Tarrou, cet idéal est celui de ne pas avoir de sang sur les mains, de n'être responsable de la mort ou de l'exploitation d'aucun humain. « J'essaie d'être un meurtrier innocent » (p. 276) ! D'un tel idéal, on ne peut s'en approcher qu'en étant du côté des victimes : **entendre l'appel des victimes !**

Et si la première victime dont il s'agit d'entendre l'appel, était la mère ? L'appel de la mère de Tarrou d'abord, avant même celui des victimes des exécutions capitales que commande son père ? Puis un peu plus loin, l'appel de la mère de Rieux si silencieuse ? Voire encore un peu plus loin, l'appel du visage de la mère de l'auteur Camus ?

---

<sup>34</sup> "Tu as bien connu Camps, disait l'un. [...] Il était à l'aiguillage." (p. 34)

<sup>35</sup> A propos de ce passage, Jean Gassin évoque de possibles relations symboliquement "incestueuses et homosexuelles" Cf. le passage de l'ouvrage Gassin J., *L'univers symbolique d'Albert Camus Essai d'interprétation psychanalytique*, Editions Minard, 1981, p.244-249 cité dans Lévi-Valensi J., *La Peste*, Editions Gallimard, Coll.Foliothèque N°8, Paris, 1991, p. 205.

## Du psychologique au métaphysique ?

Rappelons qu'au départ du *Mythe de Sisyphe*, Camus a cette interrogation qu'il répète : « **Savoir si l'on peut vivre sans appel**, c'est tout ce qui m'intéresse. »<sup>36</sup>

A cette question suivent d'emblée les propositions suivantes : « Je ne peux point sortir de ce terrain. **Ce visage de la vie m'étant donné**, puis-je m'en accommoder ? Or en face de ce souci particulier, la croyance à l'absurde revient à remplacer la qualité des expériences par la quantité. »

Ce qui est intrigant dans ce passage, c'est le glissement de l'expression « sans appel » à celle de « ce visage de la vie » au profit de l'expression « la croyance à l'absurde » qui impose « la quantité d'expériences » .

Comment peut-on glisser d'un « visage de la vie sans appel » à une recherche de quantité ? Il est bien probable que ce visage de la vie sans appel conduise au souci du seul ego que Sartre rationalisera dans un petit ouvrage appelé « *La transcendance de l'Ego* »...

Nous ne suivons pas Sartre dans l'abstraction philosophique, notre hypothèse est que ce glissement dont parle Camus vers la quantité s'opère *via* un déficit psychologique, celui de l'absence d'une qualité dans les relations humaines primordiales, et donc maternelles. Pour tenter de le démontrer, il faut passer par un saut autobiographique.

## Un saut autobiographique ?

Pour nous, « ce visage de la vie m'étant donné », ne peut être que **le visage de la mère de Camus qui fut celle d'une présence mais muette**. Ainsi avec de multiples autres commentateurs, Jacqueline Lévi-Valensi écrit : « à sa mère, qui parle peu et difficilement, le lie "toute sa sensibilité"; écrire sera sans doute, une manière de répondre à cette absence et à ce silence, et de les dépasser. »<sup>37</sup>

Situons plus précisément les débuts de l'enfance d'Albert : il n'a pas un an que son père disparaît sur le front de la bataille de la Marne en 1914. **L'enfant d'un an est en pleine phase d'intégration du stade du miroir**. En principe, entre huit mois et quinze mois, l'enfant peut percevoir son image et s'en réjouir. Dans le cas de Camus, l'enfant ne verrait dans le miroir que son image et celle d'une mère, aimante mais sans mot, muette : **sa mère l'appelle des yeux et des gestes mais avec trop peu de mots**<sup>38</sup>. La mère est aimante et sera aimé de son fils<sup>39</sup>

---

<sup>36</sup> Camus A., *Le Mythe de Sisyphe*, Editions Gallimard, Coll. Idées N°1, Paris, p. 84 et p. 76.

<sup>37</sup> Lévi-Valensi J. , *La Peste*, p. 145.

<sup>38</sup> Ici nous rejoignons le principe de l'étude d'Alain Costes intitulée "*Camus et la parole manquante*".

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique

Tous droits réservés. Sabam © SPEE mai 2020 Site <www.onehope.be>

mais femme d'ouvrage, elle doit confier ses fils à sa mère « qu'elle supplie de ne pas battre ses enfants trop fort. »<sup>40</sup> En somme, **la mère de Camus est d'une présence absente** avec pour conséquence que pour l'enfant, tous les objets du monde se découvriront sur un horizon mortifère : s'installera une foi dans l'absurdité de la vie où une course conquérante pour l'accumulation d'expériences deviendra synonyme de la vie comme recomposition d'une unité positive de la Présence au monde.

### Le choix de Don Juan comme héros modèle de l'absurde

« Il y avait Don Juan plongé dans les Enfers et la mort d'un enfant. Car s'il est juste que le libertin soit foudroyé, on ne comprend pas la souffrance de l'enfant. »<sup>41</sup>

Dans *Le Mythe de Sisyphe*, après une argumentation théorique, Camus veut vulgariser son propos en donnant quelques portraits de l'homme absurde : le donjuanisme ; la comédie et la conquête.

En choisissant en premier le personnage de Don Juan, Camus nous indique, sans le vouloir, **un profil psychologique proche de sa souffrance initiale**<sup>42</sup>, celle d'un enfant à qui n'a pas été offerte l'image unifiante d'un petit enfant regardé et aimé, image qu'un enfant dans des conditions normales reconnaît avec joie, avec jubilation. Or cette souffrance initiale, nous pouvons la lire dans l'histoire du personnage de Dom Juan. Nous avons mis en évidence dans un article<sup>43</sup> sur le Dom Juan de Molière que **la mère de Dom Juan était une *Belle absente***, ce qui est du reste bien plus grave qu'une *Présence muette* comme dans le cas de Camus. La mère de Dom Juan n'a pas d'attention pour l'autre, elle est tout à elle-même, ce qui conduit Dom Juan, son fils, à séduire, à ravir toutes les belles pour se venger de la *belle absence* de sa mère. Camus retiendra qu'en réaction, « ce

---

<sup>39</sup> Nous renvoyons au mot de Camus lors de la remise du Nobel : "Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice." Le lecteur pourra aussi se reporter à notre étude de *L'Étranger* où nous avons démontré que Camus imagine discrètement une autre vie pour sa mère.

<sup>40</sup> Pavis M-C., *Camus Catherine Hélène*, p.120. in Collectif, *L'Étranger cinquante ans après*, La Revue des Lettres Modernes, Garnier Classiques, 1995, 215 pages.

<sup>41</sup> Propos du jésuite Paneloux lors de son deuxième sermon. in Camus A., *La Peste*, Editions Gallimard, Coll. Folio plus n°21, Pars, 1996, p. 244.

<sup>42</sup> A propos du mythe de Dom Juan, nous renvoyons le lecteur à notre étude : Spee B., *Dom Juan, une figure du terrorisme culturel de l'Occident*, *La Revue Nouvelle*, n° 8, Bruxelles, août 2004, p. 66-81. Tout à l'opposé de notre analyse, on pourra lire la préface « Le donjuanisme est un humanisme » de Philippe Vilain au *Dom Juan* de Molière (Edition Hatier, Coll. Classiques et Cie Lycée, 2015, p.7-10. Que le donjuanisme soit un comportement humain et qu'il comporte un discours libérateur par rapport au poids de la religion, là n'est pas l'enjeu de notre point de vue. L'enjeu est la catégorisation morale faite par Molière de Dom Juan comme celle d'un « grand seigneur méchant homme » qu'il faut comprendre. Cette attention nous conduit bien au-delà de la « célébration » par Ph. Vilain de l'inconstance comme « une aspiration supérieure à la liberté » ou de la présentation de Dom Juan comme « un modèle, une nouvelle forme d'homme libre », celle « d'un homme de l'absurde s'épuisant jusqu'à la mort dans l'abstrait d'une quête aussi tragique que comique de l'infini » : c'est trop court par rapport aux souffrances concrètes des existences ...

<sup>43</sup> Idem, en particulier les pages 73 et 74 intitulées *La beauté et son rôle dans l'économie psychique*.

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique

Tous droits réservés. Sabam © SPEE mai 2020 Site <www.onehope.be>

**que Don Juan met en acte, c'est une éthique de la quantité, au contraire du saint qui tend vers la qualité.** Ne pas croire au sens profond des choses, c'est le propre de l'homme absurde. »<sup>44</sup>

A bien lire le propos « à l'envers »<sup>45</sup>, il semble que seule la qualité plutôt que la quantité offre la voie d'une découverte d'un sens profond des choses. Cette qualité est-elle issue de l'amour que Tarrou ajoute comme l'indispensable complément à l'action humanitaire ?

### **De l'amour comme sens ultime ? Rambert ou Rieux ?**

« Il ne pouvait rien contre ce naufrage.  
Il devait rester sur le rivage. »

Albert Camus <sup>46</sup>

Dans le cours de l'épidémie, Camus fait le choix de faire mourir Tarrou de son dévouement aux victimes de la peste mais il sauve Raymond Rambert, ce journaliste parisien qui piaffe de retrouver sa fiancée. Selon le narrateur, ce doit être l'ordre des choses : « l'héroïsme la place secondaire qui doit être la sienne, juste après, et jamais avant, l'exigence généreuse du bonheur. » (p.154) Comment est-ce possible ? Est-ce bien dans l'ordre des choses ?

Dès son arrivée à Oran, Raymond Rambert, comme l'étymologie de son prénom l'indique, prend conseil auprès du docteur Rieux. Pris au piège de l'épidémie, il veut fuir par tous les moyens. Il n'a cependant rien d'un lâche mais son expérience des brigades internationales lors de la guerre d'Espagne de 1936, l'a « rendu ours »<sup>47</sup>, égoïste de son bonheur. Il confie son désir de fuite au docteur Bernard Rieux, qui, comme son prénom l'indique étymologiquement, a lui tout d'un « ours fort ». Celui-ci ne le condamne pas et acceptera un peu plus tard bien volontiers son engagement dans les formations sanitaires de Tarrou.

Comme Rambert, le docteur Rieux a aussi une femme, mais comme elle est malade, il l'a envoyée dans une maison de santé, juste avant la peste loin de la ville. Aussi le docteur Rieux est tout à son métier, même au risque d'en mourir : le vrai scientifique comme son confrère le docteur Castel, ne se laisse pas de répit dans sa tentative de corriger la création avec la plus grande honnêteté.

« L'essentiel était de bien faire son métier. » (p. 51)

Cette honnêteté le laisse - semble-t-il - sans autre véritable amour possible dans la vie que celui primordial de sa mère, relation sur laquelle nous reviendrons un peu plus loin.

---

<sup>44</sup> Camus A., *Le Mythe de Sisyphe*, idem, p. 100.

<sup>45</sup> *L'envers et l'endroit* est un des premiers écrits de Camus : un recueil de 5 essais.

<sup>46</sup> Camus A., *La Peste*, Editions Gallimard, Coll. Folio plus n°21, Paris, 1996, p. 313.

<sup>47</sup> Rambert, permet un jeu de mots « rend berg », berg signifiant en allemand *ours*.

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique

Tous droits réservés. Sabam © SPEE mai 2020 Site <www.onehope.be>

Mais qu'en est-il de la signification du nom de famille du docteur ? S'il est possible de trouver une polysémie, signe d'une surdétermination, au nom *Rieux* attribué à l'« ours fort » qu'est le docteur, ce serait tout d'abord, à une lettre près, celui de *rieur*. Rieux est rieur : il est celui qui a un « rire d'amitié » (p. 146) avec eux, Tarrou et tous les autres pestiférés. Son nom aurait en définitive un écho nietzschéen<sup>48</sup>.

Ou à mettre un « c » à la place du « r », on aurait le terme *cieux*, qui laisse une ouverture dans le désastre. Mais à côté des variantes *rieur* et *cieux*, si nous inversons la première lettre de *Rieux* avec la dernière, nous pouvons entendre *Xieur*, fort proche de *seigneur* : le docteur Rieux serait une sorte de nouveau « christ » sauveur, un « méde(saint) » qui cherche à rendre service en restant vivant le plus longtemps possible... « Tous les hommes qui ne pouvant être des saints et refusant d'admettre des fléaux, s'efforcent cependant d'être des médecins. » (p. 314)

Cependant dans le personnage du docteur, il a quelque chose de régressif par la dominance de la figure maternelle, et ce, au détriment de l'épouse qui est vite « écartée » : peut-être est-ce parce que « L'amour demande un peu d'avenir. » (p. 201) ? Le docteur Rieux ne semble pas croire à l'amour conjugal.

### La place de la mère<sup>49</sup> et des femmes dans *La Peste*

A la différence des hommes, les femmes sont peu nommées dans *La Peste*. La seule femme qui a un nom de famille, est Madame Loret, « la mère de la femme d'ouvrage qui travaillait à l'hôtel de Tarrou » (p. 102) qui s'angoisse à l'idée que sa fille Loret « l'aurait », la peste. « J'espère bien que ce n'est pas la fièvre dont tout le monde parle. » (p. 103) Oh! ironie : sa fille l'a, la peste... Elle en meurt.

Précisément dans les victimes mortes de la peste, mais d'une peste d'avant la peste que Tarrou aurait connue selon ces dires, on peut compter la mère de Tarrou trop soumise à son mari : « Plus tard, je sus qu'il n'y avait rien à lui pardonner, parce qu'elle avait été pauvre toute sa vie jusqu'à son mariage et que la pauvreté lui avait appris la résignation. » (p. 271).

Mais qu'il y ait eu pardon ou pas, n'exclut pas que le comportement de la mère ait eu un impact sur l'enfant Tarrou. Si de manière sous-entendue, nous avons écho de l'image d'une mauvaise mère, nous avons à l'opposé, l'image de la bonne mère, celle du docteur Rieux que, du reste, Tarrou admire.

Ce partage entre une image de la bonne mère et une image de la mauvaise mère, nous le retrouvons déjà dans la lecture de *L'Étranger*, et par conséquent, on peut

---

<sup>48</sup> « Le courage qui chasse les fantômes se crée ses propres lutins - le courage veut rire » Nietzsche F., *Ainsi parlait Zarathoustra, Lire et écrire.*, Editions Gallimard, Coll. Idées N°257, 1971, p. 54.

<sup>49</sup> Camus dans ses *Carnets* a eu cette proposition : « **Faire ainsi du thème de la séparation le grand thème du roman; c'est le thème de la mère qui doit tout dominer.** »

se demander si ce n'est pas la dominance de l'image de la mauvaise mère, faible et effacée, qui est bien à la base de la croyance dans l'absurdité de la vie...

Au début du roman *la Peste*, les autres femmes aimées sont bien vivantes, elles sont loin, à Paris pour Rambert, ou écartées dans une maison de santé pour l'épouse de Rieux comme si face aux fléaux de la peste ou de la guerre, il valait mieux ne pas avoir d'amoureuses<sup>50</sup>. « La pensée de sa femme lui venait, mais il la rejetait chaque fois. » (p. 314) De fait, pour Rieux, l'annonce de la mort de son épouse, tout à la fin de la narration, n'est que l'ajoute d'une mort à toutes les autres de *La Peste* : il n'y a guère d'émotion chez le docteur Rieux confirmant la phrase juste avant l'annonce de sa mort « Une chaleur de vie et une image de mort, c'était cela la connaissance. » ( p. 316).

**En fait, une seule présence s'impose au début comme à la fin, celle de la mère du docteur Rieux : c'est le portrait de la bonne mère.** « Elle venait s'occuper de la maison de son fils, en l'absence de la malade. » (p. 18). Nous la retrouvons à la fin de la narration au moment de l'agonie de Tarrou qui voit en elle comme un double idéalisé de sa propre mère, la bonne mère qu'il aurait dû avoir.

Rieux, en veillant avec sa mère sur Tarrou mourant, a cette réflexion pour lui-même : « Il savait ce que sa mère pensait et qu'elle l'aimait. Il savait aussi que ce n'est pas grand-chose que d'aimer un être ou du moins qu'un amour n'est jamais assez fort pour trouver sa propre expression. **Ainsi sa mère et lui s'aimeraient toujours dans le silence.** » (p. 315) De fait, au coeur de la vie du docteur Rieux, on retrouve cette mère, effacée mais omniprésente qui fait penser à la mère de Camus. A l'image de la mère de Camus qui traverse les deux guerres mondiales, la mère de Rieux traverse l'épidémie comme s'il ne s'était rien passé et elle garantit chaque soir à « l'ours fort » un havre de paix.

La mère de Rieux est de fait présente comme la mer en bordure d'Oran dans laquelle Tarrou et Rieux se retrouveront pour leur fameux bain de minuit dans cette mer dont « les eaux se gonflaient et redescendaient lentement ! Cette respiration calme de la mer faisait monter et descendre des reflets huileux à la surface des eaux. » (p. 279) Cette mer est vraiment décrite comme une personne dont ils cherchent une intimité épidermique. Bref, le bain de mer pris par Tarrou et Rieux est aussi le symbole d'un amour fraternel... comme s'il n'y avait qu'un bain de mer(e) pour se sentir porté, soutenu face aux souffrances de l'existence.

---

<sup>50</sup> Dans la pièce *Orphée et Eurydice* jouée à Oran pendant la peste, c'est tout un symbole de voir qu'au moment où l'acteur incarnant le personnage d'Orphée doit sortir des Enfers, ce dernier est terrassé par la peste et tombe au milieu du décor. (p.218-219) Ce micro-récit bien étrange nous fait signe pour nous dire que dans le temps de guerre, vouloir sauver sa bien-aimée ne peut de surcroît que conduire aussi à la mort de son sauveur, et ce, contrairement, au retour vivant d'Orphée des Enfers.

Cependant pour trouver un avenir à un véritable amour autre que régressif, un amour qui appelle d'autres vies, il faut nous tourner vers celui que le narrateur, à savoir le docteur Rieux lui-même, désigne comme le seul héros de cette tragédie : il s'agit de Joseph Grand. Une nomination qui - à première vue - ne laisse pas de doute mais qui paraît un peu forcée !

### Joseph Grand comme héros ?

Alors qu'il est au bas de l'échelle sociale en tant que petit employé de mairie et abandonné par son épouse Jeanne<sup>51</sup> pour cause de pauvreté matérielle, Joseph Grand a beaucoup d'un « raté ». Cependant, il nous est présenté comme le seul vrai héros de l'épidémie de *La Peste* à Oran.

« S'il faut absolument qu'il y en ait un dans cette histoire, le narrateur propose justement ce héros insignifiant et effacé qui n'avait pour lui qu'un peu de honte au coeur et un idéal apparemment ridicule. » (p. 153-154) Agé, long et maigre, menant une vie quasi-ascétique, ce personnage est chargé de faire « l'addition des décès » : il est devenu le secrétaire des « brigades sanitaires ». Le temps qui lui reste, il le consacre à un travail d'écriture, il est en recherche du mot juste pour un roman qu'il voudrait génial mais il n'y arrive pas. Face à sa recherche d'expression, il y a bien les discours des médias sur les exploits humanitaires des soignants mais de l'avis de Rieux, ces discours ne valent pas grand-chose face « aux efforts quotidiens de Grand, par exemple, ne pouvant rendre compte de ce que signifiait Grand au milieu de la peste. » (p. 154)

Paradoxalement ce nom de famille ne prend probablement tout son sens que devant son prénom Joseph. Etymologiquement en hébreux, Joseph signifie « *Dieu accroîtra ma descendance* » mais surtout, ce prénom renvoie au père adoptif du Christ : Joseph est une figure effacée, s'il en est, face au Créateur, mais il est celui qui prendra soin de faire grandir l'enfant, qu'il devienne un homme et pas un dieu. Par cette nomination ciblée sur le personnage du Joseph évangélique, **Camus nous indique que l'appel à l'humanité est de l'ordre d'une transcendance ordinaire, banale ou simplement parentale.**

De fait, avec le personnage de Joseph Grand, nous avons plus qu'un petit héros raté, on a le renvoi timide mais réel à un autre ordre, une transcendance, celle de l'appel à être parent ! « Un jour, devant une boutique de Noël, Jeanne, qui regardait la vitrine avec émerveillement, s'était renversée vers lui en disant : "Que c'est beau !" Il lui avait serré le poignet. C'est ainsi que le mariage avait été décidé. » (p. 95) C'est ce que Camus nous rappelle quand Rieux retrouve Grand malade, en larmes, « presque collé contre une vitrine, pleine de jouets grossièrement sculptés dans le bois. » (p. 284), souvenir d'une « boutique de

---

<sup>51</sup> Jeanne, féminin de Jean, est dans l'inverse du comportement de l'apôtre Jean : elle est dans l'abandon de son homme face à l'adversité.

Noël » (p. 284) : **cette transcendance est construite sur l'espérance que malgré la pauvreté et la mort, on pourra appeler une autre vie**, celle d'un enfant comme si on pouvait marquer un accord absolu avec la vie au point de faire le pari que ça vaut la peine de la reproduire et de faire croire au père Noël<sup>52</sup>. Et Grand Joseph de retrouver la vie pour écrire mieux qu'un roman génial une lettre à Jeanne pour lui dire de revenir...

Au final, on peut dire que chez Camus, cette transcendance de l'appel prend la forme d'une foi laïque quand on pense à la phrase finale du docteur Rieux : « Il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser. »(p. 334) Remarquons que cette transcendance de l'appel peut prendre une forme qui débouche sur une foi chrétienne. Nous en trouvons une formulation surprenante chez Françoise Dolto dans la mesure où elle prend un appui « absolu » sur l'unité de conscience gagnée contre le morcellement lors du stade du miroir : « Si je suis, c'est qu'Il est. »<sup>53</sup> « C'est que nous sommes ! » : nuancerait le Camus de *La Peste*.<sup>54</sup>

### La preuve par le contraire : Cottard

Dans le spectacle des hommes devant la peste, Camus ne noircit pas ses personnages, il donne même aux pas-sympathiques une dose d'humanité. C'est ainsi que le père Paneloux viendra participer aux formations sanitaires même si son propos avant de mourir est sans appel : « Les religieux n'ont pas d'amis. Ils ont tout placé en Dieu. » (p. 253)

Cette compassion, on la retrouve aussi à propos du juge Othon quand le narrateur nous fait découvrir que le juge ne veut pas reprendre sa fonction mais s'occuper du camp des isolés car « C'est stupide à dire, je me sentirais moins séparé de mon petit garçon. » (p. 283). Voici le juge Othon se métamorphosant en "père adoptif" à l'image de Joseph...

---

<sup>52</sup> « Que je reçoive un cadeau du Père Noël, n'est pas dans l'ordre des choses. En effet, que je puisse imaginer un instant que quelqu'un d'autre que mes parents, mes proches, mes amis me veulent du bien, n'est pas dans l'ordre des choses. Oui ! il y aurait un grand Autre (Saint Nicolas avec sa grande barbe ou Père Noël) qui me veut du bien. Voilà la surprise !

**Pour construire un enfant, la fable peut être nécessaire un temps. En effet, il importe que petit, il croit qu'il tombe dans un monde qui lui veut du bien. Si trop tôt, il est convaincu qu'ici-bas, « l'enfer, c'est les autres » selon le mot de Sartre, cet enfant fera difficilement confiance à ceux qu'il rencontrera.** Comment grandir si d'emblée l'enfant doit se méfier de tous, de tout ? »

Nous renvoyons le lecteur à notre analyse de l'interview « *Qu'est-ce qu'une chose vraie ? (Le Père Noël)* » de Françoise Dolto, psychanalyste de l'enfance : Dolto F., *Lorsque l'enfant paraît*, tome 1, Editions du Seuil, 1977, p.93-95. Cette analyse est disponible sur le site [www.onehope.be](http://www.onehope.be) sous le titre *Petites Etudes Philosophiques n°4 A propos de Dolto*.

<sup>53</sup> Dolto Françoise, Séverin Gérard, *La Foi au risque de la psychanalyse*, Editions du Seuil, collection Points n° 154, Paris, 1983, p. 97. Le "Il" est l'Autre, le grand Autre qui me reconnaît et me nomme, temps fondamental pour la reconnaissance de soi et la construction de soi. Dolto emploie aussi le mot Dieu à la place du « Il ».

<sup>54</sup> On pourrait trouver un autre écho de cette formulation dans le *Ubuntu* de la philosophie africaine : *ubuntu* peut se traduire par « Je suis ce que je suis grâce à ce que nous sommes. » Ce concept a inspiré l'action de Nelson Mandela.

Par contre, il y aura moins de compassion pour Cottard, ce « pendu »<sup>55</sup> que Joseph Grand a détaché *in extremis* : il aurait mieux valu qu'il ne le fasse pas car Cottard devient un mort-vivant en sursis d'une condamnation qu'il attend d'avant la peste... Aussi n'a-t-il aucun état d'âme de faire du fric sur le fléau mortel de la peste. D'où la réflexion de Tarrou : « Son seul vrai crime, c'est d'avoir approuvé dans son cœur ce qui faisait mourir des enfants et des hommes. » (p. 328) « Représentant en vins et liqueurs » (p. 65), aimant les films de gangsters, à « l'allure d'un sanglier »<sup>56</sup> (p. 65), Cottard devient un trafiquant prospère inondant Oran confinée de ses largesses corruptrices et espérant en retour après la peste quelques soutiens. Nous avons là le profil type du collabo, ancien banni de la société qui trouve, sous l'Occupation, une occasion de « se refaire une vie facile ».

En fait, ici nous ne sommes pas dans la transcendance de l'appel mais du calcul... Polysémie possible sur son nom de famille, Cottard, on a à faire à quelqu'un « avec (une) tare » ou souffrant du *syndrome de Cotard*<sup>57</sup>, « étrange maladie mentale qui fait croire à une personne qu'elle est morte » et donc, qu'il est « trop tard » pour changer de vie, sa phrase favorite étant que « Les gros mangent toujours les petits. » (p. 66)

### Conclusion

Après *Le Mythe de Sisyphe*, *La Peste* marque chez Camus un tournant, une évolution significative dans la recherche des valeurs : au modèle d'un héros de l'absurde comme Don Juan va succéder le docteur Rieux.

Cependant en privilégiant une approche onomastique que nous avons présentée comme le théâtre des noms et des prénoms, nous avons pu mieux mettre en évidence le partage des valeurs qui fait débat dans la pensée de Camus.

Au-delà des humanistes<sup>58</sup>, de Tarrou, au-delà de Rieux, il y aurait Joseph Grand, un « saint » qui nous ferait pressentir « le sens profond des choses » : il abandonne son « Oeuvre » pour Noël<sup>59</sup>...

Joseph Grand est l'ouverture à un autre ordre, celui de la transcendance de l'appel à la vie même si *a priori*, la présentation du personnage ne donne pas envie de l'être... Le personnage est cependant dans un ordre de vérité qui nous rappelle à notre propre existence : nous avons été appelés à un moment donné en principe dans une famille. Pour Camus, cette redécouverte, objet probable d'une

---

<sup>55</sup> « Entrez, je suis pendu. » (p. 27)

<sup>56</sup> On notera une fois de plus l'usage d'une qualification animale pour un personnage antipathique comme dans le cas de la famille du juge Othon..

<sup>57</sup> Ce syndrome délirant est observé au cours de syndromes dépressifs graves appelés syndromes mélancoliques. Ce renvoi nous a été proposé par Madame Marie Jecic.

<sup>58</sup> Nous renvoyons le lecteur à la citation mise en introduction de cette étude.

<sup>59</sup> Etymologie : naissance.

## Petites Etudes Littéraires

lente réconciliation avec un passé difficile, devra attendre son oeuvre posthume intitulée *Le Premier Homme*.

Au final, ce que nous apprenons avec *La Peste*, est que dans le malheur d'une épidémie, le reflux vers la Mer(e) peut offrir une pause mais pas le sens profond des choses.

L'isolement dû à l'épidémie peut alors être une chance de repenser et de revenir à ce ou ces moments initiaux ou inopinés où quelqu'un, voire plusieurs autres, nous ont appelés à la vie, nous ont fait un cadeau, nous ont bien nommés.

Le mal, lui, débute quand il n'y a pas eu d'appel, quand il n'y a plus d'appel. Le mal est encore pire, quand il y a absence, indifférence, rejet, exploitation ou meurtre. Le Mal est absolu quand l'adulte s'en prend à un enfant ou si on le nommait mal de nos jours en l'appelant...Adolphe (H.) !

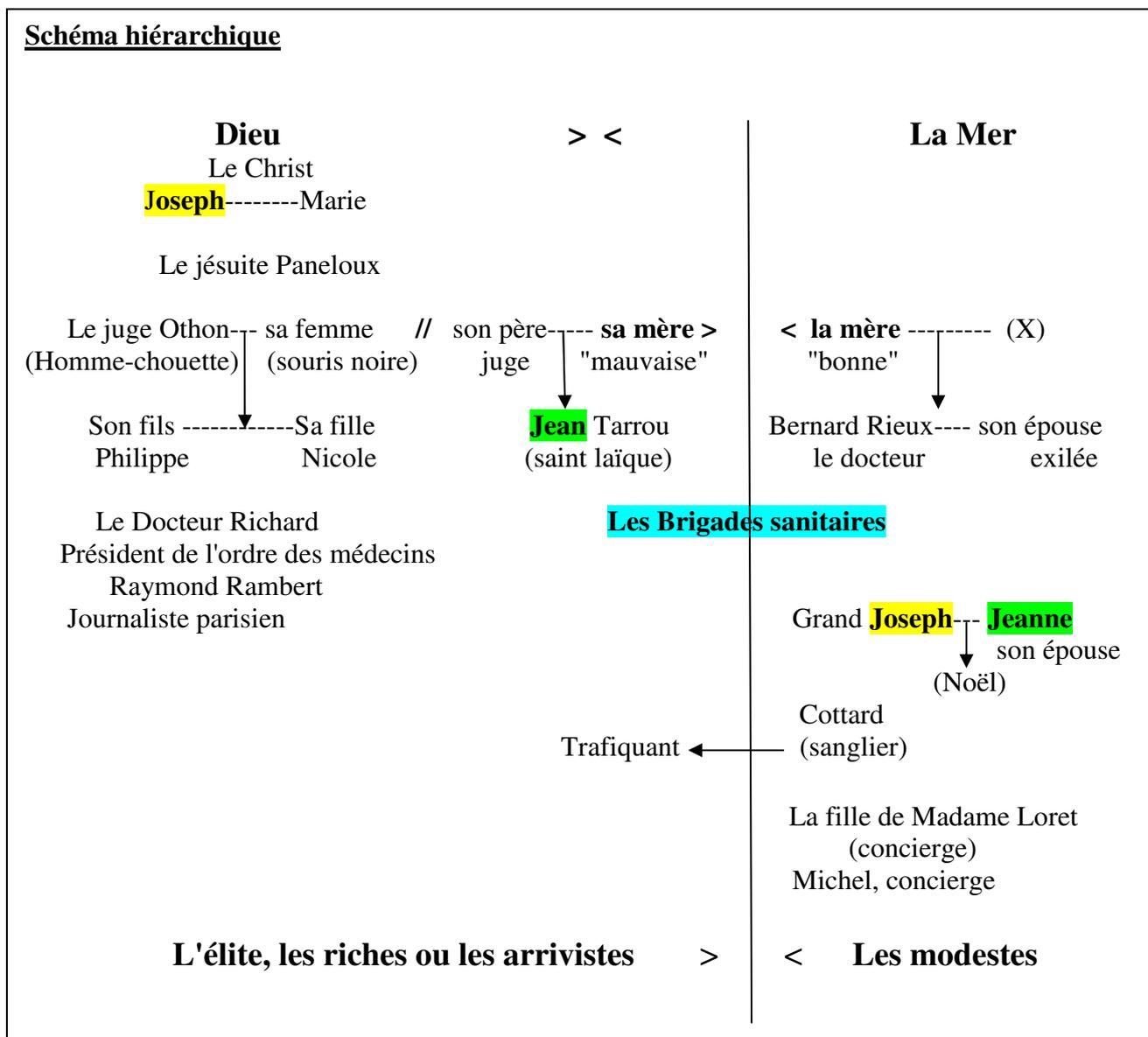
Cependant, même dans le malheur par rapport au simple fait de l'existence, il peut se découvrir qu'on a reçu toujours plus ce qu'on pourra donner ou rendre et donc, que nous sommes appelés à continuer d'exister, à réparer « la Création », à partager le quotidien et à veiller sur le futur.

Souvent dans les crises une rivalité comparative et égalitaire apparaît, on peut ne voir que ce que l'autre a et que nous n'avons pas ou plus, alors le rapport à l'existence ne devient que calcul, envie par rapport à l'autre et on peut à ce moment là, entrer en guerre contre l'existence, contre les autres et le monde. On est dans l'oubli de l'appel primordial, on est en défaut d'appel. C'est la peste qui revient...

Jupille, le 14 juin 2020  
Bernard Spee

Annexe I

La construction d'un schéma hiérarchique est une étape dans notre lecture. Le **schéma hiérarchique**<sup>60</sup> général reprend les noms, prénoms ou pseudos des différents personnages que nous disposons en deux pyramides qui situent le héros et les autres personnages entre eux et selon les échelles de valeurs qui en principe les inspirent.



Ce que le schéma indique, c'est bien la présence d'une répartition sociale des personnages : les "beaux" rôles reviennent aux personnages d'origine modeste (Rieux, Grand) ; Tarrou peut apparaître comme un double de Rieux mais il ne survit pas... L'élite est manifestement disqualifiée : ce sont les gens d'origine modeste qui sont héroïsés face aux événements.

<sup>60</sup> L'élaboration d'un schéma hiérarchique prend toujours comme point de départ un arbre généalogique : c'est un bon outil qui permet une première approximation des liens entre les personnages d'une histoire. Pour plus de précisions sur la méthodologie, nous renvoyons le lecteur à notre étude systémique de *L'idole* de Georges Rodenbach.

Annexe II

Echo d'un avis méthodologique et théorique

Un éclairage critique nous a aidé et conforté lors de la rédaction de notre étude sur Camus, nous le devons à Nicolas Rouvière, maître de conférences à l'Université Grenoble-Alpes (INSPE). Nous lui dédions notre étude sur *La Peste*.

NICOLAS ROUVIERE

Sam 06-06-20 07:19

Bonjour Bernard,

Voici mon point de vue amical.

Autant l'onomastique constitue un véritable événement de lecture dans ton analyse de *L'Étranger*, autant la plus-value ici me semble moindre, il s'agit pour toi d'étayer par ce biais une analyse du système des personnages qui peut se soutenir d'elle-même (et à laquelle pour ma part je fais volontiers crédit). La polysémie des noms est telle que les associations ne parviennent pas me semble-t-il à faire autant système.

La question est de savoir si ton analyse globale pré-existe à la lecture du roman, comme une hypothèse forgée ailleurs et qui crée son propre corpus signifiant après-coup pour se justifier elle-même. Je crois de toute façon que c'est le lot de tout acte interprétatif que de se poser tout d'abord comme un geste de croyance ancré dans l'authenticité subjective de l'interprétant. Seul le nombre, la qualité et la cohérence des traces textuelles recueillies peuvent nous faire ambitionner une certaine justesse de l'analyse. Sur ce plan je dirais que les éléments du dossier sont encore un peu minces et que c'est bien normal. Je lis donc ton article comme une hypothèse de départ et non comme une démonstration. Mais je trouve cette hypothèse très stimulante et *j'y crois*, autrement dit en te lisant j'ai plutôt le désir de voir ce qu'elle produit en fouillant davantage.

En ce qui concerne la réaction de ta lectrice, je peux comprendre qu'elle n'y retrouve pas ses petits, à la fois sur le plan thématique (l'épidémie) et sur le plan de l'analyse psychanalytique qui se soutient surtout ici par le recours au biographisme, au stade du Miroir et au rapport à la Mère et demanderait plus de traces textuelles.

Par contre il me semble qu'elle se braque inutilement sur mot de « transcendance », dans la mesure où tu ne l'abordes pas sur un plan métaphysique ni religieux, mais la situes plutôt dans le lien de transmission filial et générationnel ; bref le grand Autre est sur un plan bien humain que ne renie pas le lacanisme comme fait de structure.

Je crois que vous n'allez pas dans la même direction et que tu gagnes à poursuivre ton proche chemin non pas en réduisant la voilure de l'article mais en dépliant tous les recoins et en déployant l'amplitude de la toile.

Sur le fond de l'analyse elle-même, je suis bien embêté de ne pas pouvoir te conseiller davantage.

Bien amicalement,  
Nicolas

Annexe III

Camus et les humanistes<sup>61</sup>

Camus affirme que les humanistes sont les premières victimes<sup>62</sup> de *La Peste*. Pourquoi ? Qu'est-ce que l'humanisme ? Beaucoup s'en réclament dont l'existentialisme<sup>63</sup>. Tentons une première définition, celle de l'affirmation qu'il n'y a pas de dieu au-dessus de l'homme sans pour autant prétendre que l'homme soit un dieu, voire même un petit dieu...Autrement dit, il y a au coeur de l'humanisme, l'affirmation que l'homme, pour être humain, doit renoncer à l'idée de dieu, à l'idée de toute-puissance ( y compris technologique<sup>64</sup>).

Dans cette perspective générale, le christianisme comme religion, s'est annoncé comme un humanisme : Dieu s'il existe, s'est fait homme, a vécu et a aimé la condition humaine jusqu'à en être victime. Ce cadre permet d'avancer la proposition selon laquelle le christianisme est « une religion de la sortie de la religion » sauf qu'avec l'affirmation de la résurrection, l'être humain se retrouve à la merci d'un ailleurs, un jugement dernier qui n'est pas celui de l'Histoire. Il en résulte que le mouvement d'amour ou d'empathie d'un dieu pour la condition humaine commande à la limite le sacrifice de la vie pour être à la hauteur de l'attitude divine. Avec cette « recommandation » dont le coût paraît exorbitant et qui dans l'histoire de l'Occident a commandé une masse de dévouements, de sacrifices et de privations, le doute et le souhait d'occulter cette « vérité » s'imposent volontiers alors qu'il se pourrait qu'une pure observation matérialiste des mécanismes naturels et politiques implique et confirme malheureusement - plus souvent qu'on ne le croit - le sacrifice de la vie pour triompher ?

Devant cette possibilité douloureuse, l'humanisme dans son évolution va développer avec raison la thématique de l'amour comme valeur finale liée à la thématique de la liberté pour en oblitérer le côté « masochiste » du christianisme au profit de l'idée de bonheur, « une idée neuve en Europe.» selon le mot de Saint-Just. Au début, avec l'amour courtois, on assistera à la divinisation de l'amour. Puis avec le temps, parallèlement, au développement des sciences, à une désacralisation de l'amour, le naturalisme pourra à la limite se présenter comme un humanisme plus authentique. *L'origine du monde* de Courbet en est un symbole. Finalement on glissera de la Sainte famille à la valorisation de la famille bourgeoise et républicaine jusqu'à son éclatement actuel.

Arrivera l'existentialisme qui à son tour proclame qu'il est un humanisme. Pour l'existentialisme, l'être humain ne peut se définir ni par rapport à un dieu ni par rapport à la Nature. En fait, il n'y a pas d'essence humaine, pas de genre : l'être humain s'invente, invente ses propres valeurs, il se définit par lui-même : c'est sa liberté. L'être humain est *causa sui*.

Poussant à bout cette démarche, certains comme Philippe Vilain<sup>65</sup> tout en se référant à Camus, affirme que le donjuanisme est un humanisme. Alors que le souci de l'existentialiste est de se choisir ses propres valeurs, celui de Dom Juan est d'arracher les autres à leurs valeurs, de casser leurs liens, les plus divers, sous prétexte de les libérer. Il est dans la haine des autres, jusqu'à s'en prendre au statue des morts, celle du commandeur ou à ne pas respecter le statut

---

<sup>61</sup> Annexe à notre étude « *Camus à l'épreuve de La Peste ou La transcendance de l'appel* », Spee Bernard.

<sup>62</sup> Camus A., *La Peste*, Editions Gallimard, Coll. Folio plus n°21, Pars, 1996, p. 48.

<sup>63</sup> Rappelons le fameux titre de l'ouvrage de Sartre : « L'existentialisme est un humanisme. »

<sup>64</sup> « [...] viser à réparer ce qui est inférieur à la norme, non la remplacer par une norme supérieure : guérir mes enfants malades plutôt que produire des enfants plus intelligents. » in Todorov, *Devoirs et Délices une vie de passeur*, Editions du Seuil, 2002..p. 244.

<sup>65</sup> Tout à l'opposé de notre analyse, on pourra lire la préface « Le donjuanisme est un humanisme » de Philippe Vilain dans le *Dom Juan* de Molière, Edition Hatier, Coll. Classiques et Cie Lycée, 2015, p.7-10.

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique

Tous droits réservés. Sabam © SPEE mai 2020 Site <www.onehope.be>

## Petites Etudes Littéraires

de l'enfant, la jolie petite fille Claudine qu'il « aime de tout son coeur. »<sup>66</sup> Au final, Don Juan devient un enfer pour les autres.

Face à ces prétendus humanismes<sup>67</sup>, précisons-en la définition en disant que l'humanisme est un amour au sens large d'une confiance qui est accordée à l'être, à ce que le monde terrestre dans sa diversité est. C'est celle d'une foi selon laquelle il vaut mieux être que de ne pas être.

Donc il importe fondamentalement que soit suscitée cette confiance dans les premiers pas de l'existence de tout être humain en refusant toute atteinte à l'enfance. Cet humanisme n'est pas automatiquement ce qui rend l'individu le plus fort, le plus violent, il ne lui garantit pas la victoire dans les premières étapes d'un conflit mais à terme, la victoire sera pour lui, car le souci de la vie du plus petit le rend plus attentif et plus inventif de ce qui fait la vie.

Voilà peut-être pourquoi les humanistes comme Tarrou sont les premières victimes de *La Peste*.

En parallèle à cette problématique, il nous a semblé intéressant de reproduire un propos des *Entretiens* de Todorov avec Catherine Portevin évoquant les humanistes actuels :

A la remarque de Madame Portevin :

« Qu'il y aurait un prix à payer pour la liberté. C'est une vision assez sacrificielle ...

Nous avons cette réponse de Todorov :

« Ce n'est pas moi qui le suggère, ce sont tous les critiques de la modernité, [...] je pense que nous sommes tous, à l'occasion, des conservateurs, au moins sur certains plans. Le tout est de savoir quelle hiérarchie forment nos valeurs, si c'est l'affirmation de la modernité qui l'emporte ou sa critique.[...]

D'après les conservateurs, donc, le diable a prélevé sur l'homme moderne une triple dîme : il l'a privé de son sens social et l'a condamné à la solitude (la modernité est nécessairement « individualiste » ; il l'a privé de valeurs, le contraignant à vivre sans idéaux ni religion, à la poursuite de ses seuls intérêts matériels (la modernité est « matérialiste » ; il l'a privé de son moi stable et solide qui croyait régner en maître sur le monde : l'homme est en réalité la proie de forces souterraines, des pulsions inconscientes sur lesquelles il n'a aucune prise.

**Parmi tous les modernes, les humanistes sont, plus spécifiquement, ceux qui refusent d'admettre que, pour préserver la liberté, il faut renoncer à la sociabilité, aux valeurs ou au moi. Ils croient que la condition sociale de l'homme peut être transformée mais pas éradiquée ; qu'il faut préserver les valeurs communes, même si elles ne sont plus fondées en Dieu ou dans la structure de l'univers; enfin que le moi, s'il n'est pas capable de tout contrôler, reste néanmoins libre, comme disait Rousseau, « d'acquiescer ou de résister ».**<sup>68</sup>

Todorov indique bien que les humanistes sont dans une tension structurelle et inconfortable mais qui est le prix à payer pour ne tomber dans aucun fanatisme, et donc pour rester ouvert et engagé face à l'avenir.

---

<sup>66</sup> Molière, *Dom Juan*, Acte IV, scène III, ligne. 49-50.

<sup>67</sup> Pour élargir la discussion, nous renvoyons aux pages 220 à 249 de l'ouvrage de Todorov (cité ci-dessus).

<sup>68</sup> Todorov, *Devoirs et Délices une vie de passeur*, Editions du Seuil, 2002. p. 224-225.

## Petites Etudes Littéraires

### Bibliographie sommaire

- Arendt A., *La crise de la culture*, Edition Gallimard, Col. Idées n°263, 1972 (pour la traduction française)
- Dufour D.-R., *Le Divin Marché*, Edition Denoël, collection Folio essais n°562, 2007, 411 pages.
- Castoriadis C., *La montée de l'insignifiance Carrefour du labyrinthe - 4*, Editions du Seuil, Coll. Points n°656, Paris, 1966, 292 pages.
- Camus A., *L'Étranger*, Gallimard, coll. Folio plus N°10, 1942, 1996, 173 pages.
- Camus A., *Le mythe de Sisyphe*, Editions Gallimard(1956), coll. Idées n°1, Paris,1974,187 pp.
- Camus A., *La Peste*, Editions Gallimard, Coll. Folio plus n°21, Paris, 1996, p. 396.
- Camus A., *La Chute*, Edition Gallimard (1956), coll. Folio n°, 1983, 153 pp.
- Collectif, *Dictionnaire Albert Camus*, Editions Robert Laffont, Coll. Bouquins, 2009,
- Collectif, *Albert Camus*, Europe La revue mensuelle n°846, octobre 1999.
- Compagnon A.(1998), *Le démon de la théorie*, Editions Du Seuil, Coll.Points essais, Paris, 338 pp..
- Costes A., *Albert Camus et La Parole manquante*, Editions Payot, Coll. Science de l'homme, Paris, 1973, 255 pages.
- Dolto Françoise, Séverin Gérard, *La Foi au risque de la psychanalyse*, Editions du Seuil, collection Points n° 154, Paris, 1983, p. 151
- Gassin J., *L'univers symbolique d'Albert Camus Essai d'interprétation psychanalytique*, Editions Minard,1981
- Huston N., *L'espèce fabulatrice*, Editions Actes Sud, 2008, Paris
- Jejcic M., *De l'étranger à l'Absurde*, Editions Eres "Essaim" 1 N° 24, pages 97-108.
- Lacan J. *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je*, in *Les Ecrits I*, Editions du Seuil, Coll. Points, Paris, 1996, 290 pages.
- Lebrun J.P., *La perversion ordinaire. Vivre ensemble sans autrui*, Editions Denoël, coll. Médiations, 2007, 436 pp.
- Le Monde, *La part obscure de L'Étranger*, article du 17 juillet 1995 consulté le 13 avril 2020 sur le site : [https://www.lemonde.fr/archives/article/1992/07/17/la-part-obscur-de-l-etranger\\_3901511\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/1992/07/17/la-part-obscur-de-l-etranger_3901511_1819218.html)
- Lévi-Valensi J., *La Peste*, Editions Gallimard, Coll. Foliothèque N°8, Paris, 1991, 215 pages.
- Lévi-Valensi J., *La Chute*, Editions Gallimard, Coll. Foliothèque N°58, Paris, 1996, 216 pages.
- Melman C., *L'Homme sans gravité*, Entretiens avec Jean-Pierre Lebrun, Editions Denoël, Coll.Folio Essais n°453, Paris, 2002, 270 pages.
- Sartre J.P., *Situations I, essais critiques*, Editions Gallimard, Paris, 1947, p.92-112.
- Simon P.-H., *Témoins de l'homme*, Editions Petite Bibliothèque Payot n° 96, Paris, 1962, 236 p.
- Sloterdijk Peter, *Après nous le déluge, Les Temps modernes comme expérience antigénéalogique*, Editions Payot et Rivages, Coll. Petite Biblio Essais N°1079, Paris, (2016), 2018, 524 pages.
- Spee B. (janvier 2013), « *La Question Humaine de François Emmanuel ou A la recherche des sources d'une éthique Introduction à une poétique* », 16 pages,
- Spee B. (mars 2013), *Pietr le Letton ou Comment se sauver de l'envie de tuer son frère ?*, La Revue Nouvelle n°3, mars 2003, Bruxelles.
- Spee B.(août 2004), *Dom Juan, figure du terrorisme culturel de l'Occident* in *La Revue Nouvelle*, n° 8, Bruxelles
- Spee B., (décembre 2008), *L'Idole de Georges Rodenbach ou L'anorexie comme trouble de l'idéal ? Une application « Du Comment lire ? » de T. Todorov*, Petites Etudes Littéraires N°1, 25 pages. Texte inédit publié sur le site [www.onehope.be](http://www.onehope.be).
- Spee B. (janvier 2011) *Du "roman" évangélique au roman hergéen ou De l'histoire d'un petit bourgeois abusé au malaise d'une société désabusée*, Petites Etudes Hergéennes n°9, 20 pages.
- Spee B. (décembre 2006), *Hergé et le mythe du boy-scout ou la bonne conscience de l'Occident. Lire Tintin avec Lévi-Strauss* in les Actes du Colloque *Mythe et Bande dessinée* organisé par le CRLMC de l'Université Blaise Pascal à Clermont-Ferrand (France).
- Spee B., (avril 2020), " I *L'Etranger* d'Albert Camus "le seul Christ que nous méritons." ou un héros coupable d'être vivant et donc étranger d'être sur Terre.", Editons Onehope, Coll. Petites Etudes Littéraires N° 18, Liège, 28 pages.
- Spee B., (mai 2020), " II *Camus à l'épreuve de La Peste ou La transcendance de l'appel*", Editons Onehope, Coll. Petites Etudes Littéraires N° 19, Liège, 24 pages.
- Spee B., (octobre 2020), " III *Camus à l'épreuve de La Chute ou L'enfer existentialiste*", Editons Onehope, Coll. Petites Etudes Littéraires N° 20, Liège, 24 pages
- Todd O., *Albert Camus, une vie*, Editions Gallimard, Coll. Biographies, Paris, 1996, 858 pages.
- Todorov T., *Comment lire?* p. 129-143, in *La Nouvelle Revue Française, Vie ou survie de la littérature*, N° 214, octobre 1970, 256 pages
- Todorov T., *Devoirs et Délices une vie de passeur*, Entretiens avec Catherine Portevin, Editions du Seuil, 2002, 395 pages.
- Vilain Ph., *Le donjuanisme est un humanisme*, préface in *Dom Juan* de Molière, Edition Hatier, Coll. Classiques et Cie Lycée, 2015, p.7- 10.

La petite étude littéraire N° 19

**Camus à l'épreuve de *La Peste*  
ou  
La transcendance de l'appel**

Avant d'écrire son chef d'oeuvre, *La Peste*, Camus a ces mots dans *Le Mythe de Sisyphe* : « Savoir si l'on peut vivre sans appel, c'est tout ce qui m'intéresse. » Il semble qu'avec *La Peste*, la réflexion de Camus se soit affinée, qu'il ait découvert qu'il y a « **plus absurde** » que l'Absurde.

C'est dans ce tragique théâtre de l'épidémie que Camus construit avec une élégance maîtrisée un spectacle, son roman : il nous importe de voir comment le romancier appelle ses personnages à tenir leur place. Apparaît finalement un système des noms qui met en évidence le héros de la tragédie.

Ce sera donc avant tout dans le jeu de la nomination, des appellations des personnages que nous tenterons de saisir, d'attraper la conscience de l'auteur : entendez les valeurs morales qu'il met en débat.

**Bernard Spee** est philosophe de formation. Il a enseigné la littérature et l'histoire dans les classes terminales au Collège Saint-Hadelin à Visé (Belgique). Soucieux d'une approche systémique des textes et des oeuvres, il est l'auteur de nombreux articles d'analyse sur Hergé mais aussi sur Molière, Simenon, Rodenbach sans oublier la peinture de René Magritte. Il est également l'auteur de plusieurs articles de pédagogie.